

L'école du devoir « faire »

Rahal Selim

Fasciné par les longs couloirs habituellement bondés, l'odeur spéciale dégagée par une classe et ce contraste entre une école vide, dénuée de sens, et soudain remplie d'étudiants venus du monde entier, a été pour moi une révélation, un coup de cœur.

L'école que j'ai aimée, puis détestée de manière cyclique, a toujours attiré ma curiosité. Cette société miniature où se retrouvent toutes ses injustices et à la fois ses possibilités de grandir en humanité m'a souvent interpellé.

Bon nombre de questions m'ont traversé l'esprit à chaque situation problématique que j'ai été amené à gérer. Malheureusement, les réponses n'ont jamais été limpides. Bien entendu, des bribes de pistes de solutions apparaissaient mais jamais de quoi enterrer tous mes questionnements. Beaucoup de mirages accompagnent le système scolaire, des impressions de bien faire, des préjugés constants de toute part et un réel manque de remise en question institutionnel mais aussi individuel. J'ai très vite détesté cette sacralité de l'école qu'elle tient historiquement mais qui pour ma part, aujourd'hui, n'a plus lieu d'être.

Pourtant, ce lieu de savoir a un réel impact sur la vie d'un jeune qu'on a peut-être parfois tendance à sous-estimer. Embourbée dans des pratiques quotidiennes et parfois même centenaires, la question du sens passait souvent à la trappe. A l'heure où la société connaît des tensions dues à des changements de taille, qu'ils soient communicationnels, relationnels, culturels, sociaux, économiques, spirituels... l'école institution garante de l'éducation et de l'instruction de nos enfants, doit aussi gérer ses tensions en interne.

Percevoir le jeune dans une réalité globale et non plus morcelée mais est-elle seulement prête à le faire ?

À force de "faire", à une vitesse qui dépasse ces acteurs, la place à la réflexivité se fait de plus en plus rare. Des nouvelles générations d'enseignants, d'éducateurs, de psychologues, d'assistants sociaux... ont appris "à faire" ce que l'Institution préconise, sans avoir la possibilité de questionner la règle ou l'injonction, face à des situations qui dépassent souvent l'école. Grande frustration pour beaucoup qui préfèrent un revirement de carrière dans leurs cinq

premières années.

Alors comment y répondre correctement ? Lever la tête du guidon ? Analyser les enjeux ? Comprendre les causes profondes ? Il y a sûrement de tout ça !

Mon constat est que les objectifs de l'école en Belgique francophone sont clairs. Et pourtant au sein d'une même institution les objectifs individuels sont pluriels et parfois même en contradiction entre les acteurs de terrain. Pourquoi autant de pluralité quand un décret, en l'occurrence, le décret mission apporte un éclairage pourtant précis sur les missions de l'École.

Et si on découpait cet endroit de savoir en deux comme on ouvrirait une orange pour y découvrir son jus. On y trouverait sans grande surprise un aspect pédagogique et didactique qui prendrait logiquement une grande place. Mais il est important de rappeler que l'école ne se résume pas à ça. C'est pour cela, qu'on y trouverait aussi un aspect psychosocial largement délaissé par un pourcentage de ses acteurs. Un pan d'une réalité qui est souvent laissé au Centre Psycho Médicaux Sociaux (CPMS) comme si la vie du jeune pouvait se subdiviser en morceaux. "Un professeur enseigne", aucune direction ne reprochera à un professeur de ne faire qu'enseigner. Pourtant comment dissocier le bien-être et l'apprentissage, l'émotion du processus cognitif ? "*Penser le métier de professeur comme un simple passeur n'a plus de sens aujourd'hui*" nous rappelle Omar Zanna.

Le message envoyé est souvent le même, "ton problème n'est pas plus important que la matière" voire " Ce n'est ni le moment ni le lieu pour parler de toi". Pourtant c'est exactement l'endroit pour savoir comment va l'élève. Drôle de façon de croire qu'on agit sur les causes profondes et qu'on répond au 4e objectif de l'article 6 "*assurer à tous les élèves des chances égales d'émancipation sociale*". Aucune fleur ne fleurit sur du béton. Malgré les moyens, les éducateurs dans l'accompagnement psychoéducatif, les dispositifs d'accrochage scolaire et de bien-être, les médiateurs, les agents Amarrages, les PMS, autant d'acteurs qui peinent à faire entendre leur voix lors de réunions concernant le jeune. Pire, ils ont parfois du mal à expliquer l'évolution psychosociale de l'élève car finalement, l'important est de l'évaluer pédagogiquement et si cela ne va pas, c'est certainement la faute du jeune, de sa famille, de son contexte... Bref de causes externes. Comme si, ce qui n'est pas pédagogique n'est pas important dans ces lieux. On est parfois loin de "*Promouvoir la confiance en soi et le développement de la personne de chacun des élèves*". (Objectif 1 de l'article 6). Deux blocs qui s'affrontent alors qu'ils devraient s'unir, coopérer et être reconnus à leur juste valeur.

Le troisième aspect serait, toujours selon moi, les enjeux institutionnels qui dévorent nos Écoles de l'intérieur. Qui a le meilleur horaire ? Qui est écouté par la direction, le P.O. ?

Qui maîtrise les zones d'incertitudes ? Qui est syndiqué ou délégué ? Qui

a le pouvoir informel ? Qui a le plus d'ancienneté et donc plus de faveurs ? On en est là, les enjeux sont de pouvoir et non plus de savoir. Triste constat alors que mon souhait serait celui de Cécile Cuvelliez Laloux, « *une école, un lieu de toutes les réussites* ». Les enjeux institutionnels ramènent aux objectifs individuels et qui parfois diffèrent avec ceux de l'institution. Dans ces « luttes de pouvoir » la question du jeune est souvent mise de côté pour s'attarder sur des rapports de force. Ces enjeux impactent, de mon point de vue, le climat scolaire, élément si important à l'accrochage scolaire. Nous sommes donc, aussi, responsables de notre décrochage scolaire, par notamment le principe d'isomorphisme. L'image qu'on peut refléter n'est pas celle d'une unité d'adultes au service du jeune mais bien d'individualités qui fonctionnent avec leur ego, loin de toute visée éducative. Un élève cerne très rapidement si ce professionnel est là pour l'accompagner dans sa réussite, son apprentissage, son bien-être ou s'il preste juste des heures.

Néanmoins, et pour nuancer mes propos, mes années passées dans les écoles et à différents postes me laissent croire en l'individu. Je n'ai cessé de rencontrer de belles personnes prêtes à s'investir, à faire autrement, à essayer de comprendre, à accepter que leur parcours personnel soit différent de celui du jeune qu'il a face à lui, à vouloir le mener le plus loin possible sans attendre quoi que ce soit en retour et en acceptant l'échec.

L'échec qui grandit, pas celui qui détruit. Je salue toutes ces personnes avec qui j'ai eu la chance de partager la gestion de situations compliquées. Elles sont dignes de travailler en conformité avec ce fameux décret qui n'est pas juste des mots.

Notre point de rencontre est celui de l'écoute, de la compréhension mutuelle et de la confiance. En sachant que l'autre professionnel fait tout ce qu'il peut pour accompagner du mieux possible cet élève, cet enfant, ce jeune vers un mieux. Un mieux pédagogique, social, culturel... afin qu'il devienne un citoyen épanoui et non pas, une bombe à retardement comme le propose toujours ce même décret " *amener tous les élèves à s'approprier des savoirs et à acquérir des compétences qui les rendent aptes à apprendre toute leur vie et à prendre une place active dans la vie économique, sociale et culturelle*"...

L'école comme la société devra s'adapter à son époque et ne pas craindre de "faire" autrement...